

teurs de l'agriculture, de la petite industrie et des services, ont été acceptés par les autorités : mieux, déjà 200 d'entre eux se trouvent financés et en cours d'exécution.

— Après une période où l'isolement économique de la Guinée a rendu impossible tout véritable échange de produits — à part les importations destinées à la « nomenclatura » guinéenne — l'existence de marchés assez bien approvisionnés permet à la population — notamment la population rurale — de « souffler » après les contraintes qu'elle a subies. Celle-ci n'est plus désormais étrangère en son propre pays. Certes, l'inflation menace, et malgré l'aide extérieure aux produits de base, elle affecte considérablement la vie quotidienne.

Le franc guinéen est toujours incertain sur ses bases et son ralliement à la zone franc reste un vœu, non encore exaucé. Mais, à côté des « rackets » qui s'exercent dans beaucoup de pays africains, qu'ils soient ou non francophones, la Guinée apparaît presque comme une « oasis de paix », même si celle-ci reste précaire et si les mouvements d'étudiant ou une ethnie parmi d'autres, recueillent, de-ci de-là, les admonestations du pouvoir. Peut-être est-ce dû au simple fait que lorsqu'on a connu la profondeur du malheur collectif, on sait que le bonheur individuel est fait d'un peu d'intelligence, de pas mal de volonté au travail et de beaucoup de tolérance !

Jacques Larrue

Les bons sauvages de Jean Ziegler

ZIEGLER m'agace, et cet agacement ne date pas d'aujourd'hui. Bien sûr, ce Suisse prolifique m'est sympathique : j'admire sa générosité, son enthousiasme et son goût des voyages qui lui fait inlassablement parcourir le Tiers monde (mais avec de gros sabots). De plus, Ziegler est un poète et il a des lettres, ce qui rend plutôt agréable la lecture de ses ouvrages. Cependant l'agacement remonte chez moi chaque fois que je parcours ses livres. Agacement, parce qu'il gâche le métier, parce qu'il est triste que l'un des sociologues tiers-mondistes les

plus lus dans les milieux francophones ponde, année après année, des livres brouillons, des fourre-tout où fleurissent, à chaque page, les contradictions les plus flagrantes.

Expliquons nous à partir de son dernier livre, *La Victoire des vaincus* (1), dans lequel Ziegler oppose, sur le plan culturel, les sociétés industrielles marchandes aux sociétés pauvres du Tiers monde. Les premières, nous dit Ziegler, « *disposent d'une instrumentalité, de ressources matérielles, d'une santé physique, d'une organisation sociale, d'un savoir scientifique et technique qui, collecti-*

vement, leur permettent de dominer le monde. Mais où réside le bonheur de chaque jour ? Leur connaissance du destin ? Leur communion avec les morts ? Nulle part ». Dans les sociétés pauvres, soustraites à la logique de l'accumulation, par contre, « la vie s'éprouve sans le support des biens et de l'argent, au contact des autres et de l'environnement naturel. Les objectifs de conquête et de domination y sont limités. Les valeurs de la vie prédominent. Le sens de la vie quotidienne, la joie de l'instant vécu, la dignité constituent l'épargne de ces communautés démunies ». D'un côté donc des nantis névrosés et angoissés, de l'autre côté des démunis fiers d'être des hommes, heureux de vivre, solidaires et conviviaux. Heureusement, il y a de l'espoir pour nous autres, car « le Tiers monde sauvera l'Occident, les pauvres sont l'avenir des riches ».

Or, on peut constater d'emblée que Ziegler se contredit d'un livre à l'autre. Dans l'un de ses précédents ouvrages, *Contre l'ordre du monde* (2), Ziegler affirmait en effet qu'« en Europe occidentale, en Amérique du Nord, l'esprit révolutionnaire recule, meurt (...). L'espérance révolutionnaire de l'humanité se concrétise aujourd'hui dans les mouvements armés de libération nationale du Tiers monde ». Ces mouvements, dont Ziegler analysait plusieurs exemples, étaient alors censés apporter « la chance d'une vie enfin humaine, plus libre, plus heureuse, plus juste à des millions d'être humains ».

Aujourd'hui, ces mouvements n'ont plus la cote et, dans *La Victoire des vaincus*, Ziegler ne trouve pas de mots assez durs pour stigmati-

tiser les marxistes-léninistes des Tropiques qui détournent, étouffent et pervertissent les révolutions paysannes, ces avant-gardes urbaines « généralement ignorantes des richesses symboliques, significations et valeurs des grandes cultures ancestrales de leurs peuples ». Que l'on me comprenne bien. Je n'ai rien, en soi, contre les auteurs qui changent d'opinion d'un livre à l'autre. J'en fais autant, mais au moins j'en avertis le lecteur et j'essaie d'expliquer pourquoi j'ai changé d'avis. Rien de tel chez notre ami suisse qui passe allègrement d'une thèse à l'autre sans éprouver le besoin de s'en justifier. Une constante cependant, chez Ziegler, mais elle doit être inconsciente : notre sociologue genevois attend toujours un *Sauveur* ; hier, c'étaient les mouvements armés de libération nationale qui devaient apporter au monde le salut, aujourd'hui, cette tâche est dévolue aux pauvres. A qui le tour demain ?

Passons maintenant aux contradictions zieglériennes à l'intérieur d'un même livre. Quelles sont exactement ces cultures, ces valeurs ancestrales des pauvres qui doivent sauver le monde ? Ziegler est peu clair sur ce point. C'est ainsi qu'il stigmatise, par exemple, dans *La Victoire des vaincus*, le népotisme des nouvelles classes dirigeantes africaines. Très bien, mais ce népotisme ne relève-t-il pas, en partie, d'une certaine tradition de solidarité familiale et clanique dont Ziegler chante les louanges tout au long de son livre ? Ailleurs, il exalte les très vieilles civilisations du Burkina Faso : « L'extraordinaire vitalité du peuple mossi, la force symbolique de sa cosmogonie, la cohésion et la permanence de ses structures sociales sont aujourd'hui encore impressionnantes ». Quelques pages plus loin nous apprenons cependant que le chef

(1) Ziegler, J., *La Victoire des vaincus : oppression et résistance culturelle*, Éditions du Seuil, Paris, 1988.

(2) Ziegler J., *Contre l'ordre du monde : les rebelles*, Éditions du Seuil, Paris, 1983.

suprême mossi est élu à la suite d'intrigues et de combines souvent sordides et que la société villageoise est hautement inégalitaire : « *Le père commande aux fils, les hommes aux femmes ; dans un petit espace clos - celui du hameau familial, justement - une stratification rigide, une hiérarchie pesante s'organise. Elle est immuable, génératrice de désespoir* ». Quant aux femmes, n'en parlons pas : « *comme partout ailleurs dans le Tiers monde, la femme est la prolétaire du prolétaire, l'opprimée de l'opprimé, l'esclave de l'esclave* ». Les autres sociétés traditionnelles du Burkina subsistent, de la part de Ziegler, le même sort.

Il y a donc problème, et toutes les valeurs ancestrales, apparemment, ne sont pas bonnes à prendre. Ziegler aborde ce problème quand il nous présente son héros du jour, feu Thomas Sankara, le seul dirigeant africain qui, aujourd'hui, semble trouver grâce à ses yeux :

« Thomas Sankara l'avait compris : la démocratie de base, comme l'économie "populaire", ne peut fonctionner sans une révolution culturelle. Pour éliminer le pouvoir des dignitaires — manipulateurs habiles de la cosmogonie, des rites —, il faut revenir aux sources pures de la tradition. Débarrassées de leurs alluvions de classe, les valeurs ancestrales seront la matrice de la culture nationale à naître. La tradition ainsi épurée, réactualisée, réinterprétée sera un levier puissant pour la libération culturelle des hommes ».

La culture « épurée » : le mot est lâché. Mais épurée selon quels critères ? Ziegler n'en souffle mot, et on a fortement l'impression que les valeurs ancestrales doivent surtout être épurées de tout ce qui déplaît à Ziegler (et de ce qui déplaisait à Sankara pour ce qui est du Burkina Faso). On en arriverait ainsi à des valeurs abstraites et désincarnées,

flottant comme des nuages insouciantes au-dessus des réalités déplaisantes. De telles valeurs, retenues sans tenir compte d'aucun critère scientifique, peuvent-elles sauver le monde ? J'en doute. La joie de vivre, la solidarité des pauvres qu'exalte Ziegler existent sans aucun doute, mais ne représentent que l'un des revers de la médaille et ne sont pas opératoires en tant qu'instruments politiques. Julius Nyerere, qui a essayé de réactualiser l'esprit d'*ujamaa*, est bien placé pour le savoir. Que Ziegler fasse l'impasse sur l'expérience tanzanienne me semble caractéristique de sa façon de travailler : une fois saisi par l'enthousiasme (cette fois-ci pour la culture des pauvres et pour Thomas Sankara), il fonce tête baissée avec une précipitation digne d'un taureau de combat, mais pas d'un sociologue de réputation mondiale.

En fin de compte, en faisant l'éloge de la culture des pauvres, Ziegler ne fait que réintroduire le mythe du bon (et heureux) sauvage, bien qu'il s'en défende, en prenant des airs faussement matérialistes. Or, les pauvres du Tiers monde, malheureusement, sont loin d'être de bons sauvages. Au Tchad, au Soudan, au Burundi, ils se sont exterminés impitoyablement dans des guerres civiles meurtrières, malgré la prédominance des « valeurs de la vie » qui caractériserait leur univers culturel. Ne parlons pas de l'Iran ! Ziegler est sans doute sincère dans son enthousiasme et il lance parfois des idées qu'il faudrait creuser, mais les problèmes du Tiers monde, et du monde tout court, sont infiniment plus complexes que ne le suggère le sage de Genève. La politique par le bas, entièrement d'accord, mais pas au ras des paquerettes, ou même des roses...

R. Buijtenhuijs